

Ans empereur, réprima les ennemis, soula-
de J. C. gea les peuples, et s'enrichit par ses au-
mônes. Les victoires de Maurice, Cappa-
docien, général de ses armées, firent
581 mourir de dépit le superbe Chosroès. Elles
583 furent récompensées de l'empire, que Ti-
bère lui donna en mourant avec sa fille
Constantine.

En ce temps, l'ambitieuse Frédégonde,
femme du roi Chilpéric I, mettait toute
la France en combustion, et ne cessait
d'exciter des guerres cruelles entre les rois
français.

Au milieu des malheurs de l'Italie,
et pendant que Rome était affligée d'une
590 peste épouvantable, saint Grégoire le
Grand fut élevé malgré lui sur le siège de
saint Pierre. Ce grand pape apaise la peste
par ses prières; instruit les empereurs,
et tout ensemble leur fait rendre l'obéis-
sance qui leur est due; console l'Afrique
et la fortifie; confirme en Espagne les Vi-
sigoths convertis de l'arianisme, et Re-
carède le Catholique, qui venait de ren-
trer au sein de l'Église; convertit l'Angle-
terre, réforme la discipline dans la France,
dont il exalte les rois, toujours orthodoxes,
au-dessus de tous les rois de la terre;
fléchit les Lombards; sauve Rome et l'I-
talie, que les empereurs ne pouvaient ai-
der; réprime l'orgueil naissant des pa-
triarches de Constantinople; éclaire toute
l'Église par sa doctrine; gouverne l'Orient
et l'Occident avec autant de vigueur que
d'humilité, et donne au monde un parfait
modèle du gouvernement ecclésiastique.

507 L'histoire de l'Église n'a rien de plus
beau que l'entrée du saint moine Augus-
tin dans le royaume de Kent avec qua-
rante de ses compagnons, qui, précédés
de la croix et de l'image du grand roi No-
tre-Seigneur Jésus-Christ, faisaient des
vœux solennels pour la conversion de
l'Angleterre¹. Saint Grégoire, qui les
avait envoyés, les instruisait par des let-
tres véritablement apostoliques, et appre-
nait à saint Augustin à trembler parmi
les miracles continuels que Dieu faisait
par son ministère². Berthe, princesse de
France, attira au christianisme le roi Ed-
hilbert, son mari. Les rois de France et la
reine Brunehaut protégèrent la nouvelle
mission. Les évêques de France entrèrent

¹ Beda. Hist. angl. lib. 1, cap. xxv.

² Greg. lib. ix, ep. LVIII; nunc lib. xi, ind. 4, ep.
xxviii, t. II, col. 1110.

dans cette bonne œuvre, et ce furent eux
qui par l'ordre du pape sacrèrent saint
de J. C. Augustin. Le renfort que saint Grégoire
601 envoya au nouvel évêque, produisit de
604 nouveaux fruits; et l'Église anglicane prit
sa forme. L'empereur Maurice, ayant
éprouvé la fidélité du saint pontife, se
corrigea par ses avis, et reçut de lui cette
louange si digne d'un prince chrétien,
que la bouche des hérétiques n'osait s'ou-
vrir de son temps. Un si pieux empereur
fit pourtant une grande faute. Un nombre
601 infini de Romains périrent entre les mains
des barbares, faute d'être rachetés à un
écu par tête. On voit, incontinent après,
les remords du bon empereur, la prière
qu'il fait à Dieu de le punir en ce monde
plutôt qu'en l'autre; la révolte de Phocas,
602 qui égorge à ses yeux toute sa famille;
Maurice tué le dernier, et ne disant au-
tre chose parmi tous ses maux, que ce
verset du Psalmiste : « Vous êtes juste,
« ô Seigneur ! et tous vos jugements sont
« droits³. » Phocas, élevé à l'empire par
une action si détestable, tâcha de gagner
les peuples, en honorant le saint-siège,
dont il confirma les privilèges. Mais sa
606 sentence était prononcée. Héraclius, pro-
610 clamé empereur par l'armée d'Afrique,
marcha contre lui. Alors Phocas éprouva
que souvent les débauches nuisent plus
aux princes que les cruautés; et Photin,
dont il avait débauché la femme, le livra
à Héraclius, qui le fit tuer.

La France vit un peu après une tragé-
die bien plus étrange. La reine Brune-
haut, livrée à Clotaire II, fut immolée à
614 l'ambition de ce prince : sa mémoire fut
déchirée; et sa vertu, tant louée par le
pape saint Grégoire, a peine encore à se
défendre.

L'empire cependant était désolé. Le
roi de Perse Chosroès II, sous prétexte
de venger Maurice, avait entrepris de
perdre Phocas. Il poussa ses conquêtes
sous Héraclius. On vit l'empereur battu,
et la vraie croix enlevée par les infidèles :
620 626 puis, par un retour admirable, Héraclius
cinq fois vainqueur; la Perse pénétrée par
les Romains; Chosroès tué par son fils,
et la sainte croix reconquise.

Pendant que la puissance des Perses
était si bien réprimée, un plus grand,
mal s'éleva contre l'empire, et contre toute

³ Psal. cxviii, 137.

Ans la chrétienté. Mahomet s'érigea en pro-
de J. C. phète parmi les Sarrasins : il fut chassé
622 de la Mecque par les siens. A sa fuite com-
mence la fameuse Hégire, d'où les maho-
métans comptent leurs années. Le faux
prophète donna ses victoires pour toute
marque de sa mission. Il soumit en neuf
ans toute l'Arabie de gré ou de force, et
jeta les fondements de l'empire des ca-
lifes.

629 A ces maux se joignit l'hérésie des mo-
nothélites, qui, par une bizarrerie pres-
que inconcevable, en reconnaissant deux
natures en Notre-Seigneur, n'y voulaient
reconnaître qu'une seule volonté. L'hom-
me, selon eux, n'y voulait rien, et il n'y
avait en Jésus-Christ que la seule volonté
du Verbe. Ces hérétiques cachaient leur
venin sous des paroles ambiguës : un
faux amour de la paix leur fit proposer
qu'on ne parlât ni d'une ni de deux vo-
lontés. Ils imposèrent par ces artifices au
633 pape Honorius I, qui entra avec eux dans
un dangereux ménagement, et consentit
au silence, où le mensonge et la vérité
furent également supprimés. Pour com-
639 ble de malheur, quelque temps après,
l'empereur Héraclius entreprit de décider
la question de son autorité, et proposa son
Ecthèse, ou exposition, favorable aux
monothélites : mais les artifices des héré-
tiques furent enfin découverts. Le pape
640 Jean IV condamna l'Ecthèse. Constant,
648 petit-fils d'Héraclius, soutint l'Édit de son
aïeul par le sien appelé Type. Le saint-
640 siège et le pape Théodore s'opposent à
cette entreprise : le pape saint Martin I
assemble le concile de Latran, où il ana-
thématisa le Type et les chefs des mono-
thélites. Saint Maxime, célèbre par tout
l'Orient pour sa piété et pour sa doctrine,
quitte la cour infectée de la nouvelle hé-
résie, reprend ouvertement les empereurs
qui avaient osé prononcer sur les questions
de la foi, et souffre des maux infinis pour
650 la religion catholique. Le pape, traîné
654 d'exil en exil, et toujours durement traité
par l'empereur, meurt enfin parmi les
souffrances, sans se plaindre, ni se relâ-
cher de ce qu'il doit à son ministère.

Cependant la nouvelle Église anglica-
ne, fortifiée par les soins des papes Bo-
niface V et Honorius, se rendait illustre
par toute la terre. Les miracles y abon-
daient avec les vertus, comme dans les
temps des apôtres : et il n'y avait rien de

plus éclatant que la sainteté de ses rois. Ans
Edwin embrassa, avec tout son peuple, de J. C.
la foi qui lui avait donné la victoire sur
627 ses ennemis, et convertit ses voisins.
Oswalde servit d'interprète aux prédica-
634 teurs de l'Évangile; et renommé par ses
conquêtes, il leur préféra la gloire d'être
chrétien. Les Merciens furent convertis
655 par le roi de Northumberland Oswin : leurs
voisins et leurs successeurs suivirent leurs
pas; et leurs bonnes œuvres furent im-
menses. Tout périssait en Orient. Pendant
634, 635 que les empereurs se consument dans des
disputes de religion, et inventent des hé-
résies, les Sarrasins pénètrent l'empire;
ils occupent la Syrie et la Palestine; la
sainte cité leur est assujettie; la Perse
leur est ouverte par ses divisions, et ils
prennent ce grand royaume sans résis-
tance. Ils entrent en Afrique, en état d'en
647 faire bientôt une de leurs provinces : l'île
648 de Chypre leur obéit; et ils joignent, en
moins de trente ans, toutes ces conquêtes
à celles de Mahomet.

L'Italie, toujours malheureuse et aban-
donnée, gémissait sous les armes des Lom-
bards. Constant désespéra de les chasser,
et se résolut à ravager ce qu'il ne put dé-
fendre. Plus cruel que les Lombards mê-
663 mes, il ne vint à Rome que pour en piller
les trésors : les Églises ne s'en sauvèrent
pas : il ruina la Sardaigne et la Sicile; et,
devenu odieux à tout le monde, il périt de
la main des siens. Sous son fils Constan-
tin Pogonat, c'est-à-dire, le Barbu, les
Sarrasins s'emparèrent de la Cilicie et de
la Lycie. Constantinople, assiégée, ne fut
671 sauvée que par un miracle. Les Bulgares,
672 peuples venus de l'embouchure du Volga,
678 se joignirent à tant d'ennemis dont l'em-
pire était accablé, et occupèrent cette par-
tie de la Thrace appelée depuis Bulgarie,
qui était l'ancienne Mysie. L'Église angli-
cane enfantait de nouvelles Églises; et
saint Wilfrid, évêque d'York, chassé de
son siège, convertit la Frise.

Toute l'Église reçut une nouvelle lu-
mière par le concile de Constantinople,
680 sixième général, où le pape saint Agathon
présida par ses légats, et expliqua la foi
catholique par une lettre admirable. Le
concile frappa d'anathème un évêque cé-
lèbre par sa doctrine, un patriarche d'A-
lexandrie, quatre patriarches de Constan-
tinople, c'est-à-dire, tous les auteurs de
la secte des monothélites; sans épargner

Ans le pape Honorius, qui les avait ménagés.
de J. C. Après la mort d'Agathon, qui arriva durant
le concile, le pape saint Léon II en con-
firma les décisions, et en reçut tous les
anathèmes. Constantin Pogonat, imita-
teur du grand Constantin et de Marcien,
entra au concile, à leur exemple; et
comme il y rendit les mêmes soumis-
sions, il y fut honoré des mêmes titres
d'orthodoxe, de religieux, de pacifique
empereur, et de restaurateur de la reli-
gion. Son fils Justinien II lui succéda
encore enfant. De son temps la foi s'é-
tendait et éclatait vers le Nord. Saint
685 Kilien, envoyé par le pape Conon, prê-
cha l'Évangile dans la Franconie. Du
686 temps du pape Serge, Ceadual, un des
689 rois d'Angleterre, vint reconnaître en
personne l'Église romaine d'où la foi
avait passé en son île; et après avoir re-
çu le baptême par les mains du pape, il
mourut selon qu'il l'avait lui-même dé-
siré.

La maison de Clovis était tombée dans
une faiblesse déplorable : de fréquentes
minorités avaient donné occasion de jeter
les princes dans une mollesse dont ils
nesortaient point étant majeurs. De là sort
une longue suite de rois fainéants qui n'a-
vaient que le nom de roi, et laissaient tout
le pouvoir aux maires du palais. Sous ce
titre, Pepin Héristel gouverna tout, et
693 éleva sa maison à de plus hautes espéran-
ces. Par son autorité, et après le martyre
695 de saint Vigbert, la foi s'établit dans la
Frise, que la France venait d'ajouter à
ses conquêtes. Saint Swibert, saint Wil-
lebrod, et d'autres hommes apostoliques,
répandirent l'Évangile dans les provinces
voisines.

Cependant la minorité de Justinien s'é-
tait heureusement passée : les victoires de
Léonce avaient abattu les Sarrasins, et
rétabli la gloire de l'Empire en Orient.
694 Mais ce vaillant capitaine arrêté injuste-
ment, et relâché mal à propos, coupa le
nez à son maître, et le chassa. Ce rebelle
696 souffrit un pareil traitement de Tibère,
nommé Absimare, qui lui-même ne dura
702 guère. Justinien rétabli fut ingrat envers
ses amis; et en se vengeant de ses enne-
mis, il s'en fit de plus redoutables, qui le
711 tuèrent. Les images de Philippique, son
successeur, ne furent pas reçues dans
Rome, à cause qu'il favorisait les mono-
thélites, et se déclarait ennemi du concile

sixième. On élut à Constantinople Anas-
tase II, prince catholique, et on creva de J. C.
les yeux à Philippique. 713

En ce temps, les débauches du roi Ro-
deric ou Rodrigue firent livrer l'Espagne
aux Maures : c'est ainsi qu'on appelait les
Sarrasins d'Afrique. Le comte Julien,
pour venger sa fille, dont Roderic abusait,
appela ces infidèles. Ils viennent avec
des troupes immenses : ce roi périt : l'Es-
pagne est soumise, et l'empire des Goths
y est éteint. L'Église d'Espagne fut mise
alors à une nouvelle épreuve; mais
comme elle s'était conservée sous les
ariens, les mahométans ne purent l'abat-
tre. Ils la laissèrent d'abord avec assez
de liberté : mais dans les siècles suivants
il fallut soutenir de grands combats; et la
chasteté eut ses martyrs, aussi bien que
la foi, sous la tyrannie d'une nation aussi
brutale qu'infidèle.

L'empereur Anastase ne dura guère. 715
L'armée força Théodose III à prendre la
pourpre. Il fallut combattre : le nouvel
empereur gagna la bataille, et Anastase
fut mis dans un monastère.

Les Maures, maîtres de l'Espagne, es-
péraient s'étendre bientôt au delà des Py-
rénées : mais Charles Martel, destiné à les
réprimer, s'était élevé en France, et avait
succédé, quoique bâtard, au pouvoir de
son père Pepin Héristel, qui laissa l'Aus-
trasia à sa maison comme une espèce de
principauté souveraine, et le commande-
ment en Neustrie par la charge de maire
du palais. Charles réunit tout par sa va-
leur.

Les affaires d'Orient étaient brouillées. 716
Léon Isaurien, préfet d'Orient, ne recon-
nut pas Théodose, qui quitta sans répu-
gnance l'empire qu'il n'avait accepté que
par force; et retiré à Éphèse, ne s'occupa
plus que des véritables grandeurs.

Les Sarrasins reçurent de grands coups
durant l'empire de Léon. Ils levèrent hon-
teusement le siège de Constantinople. Pé-
718 lage, qui se cantonna dans les montagnes
719 d'Asturie, avec ce qu'il y avait de plus
résolu parmi les Goths, après une vic-
toire signalée opposa à ces infidèles un
nouveau royaume, par lequel ils devaient
un jour être chassés de l'Espagne. Mal-
gré les efforts et l'armée immense d'Ab-
dérème, leur général, Charles Martel ga-
725 gna sur eux la fameuse bataille de Tours.
Il y périt un nombre infini de ces infidè-

Ans les, et Abdérème lui-même y demeura
de J. C. sur la place. Cette victoire fut suivie d'au-
tres avantages, par lesquels Charles arrêta
les Maures, et étendit le royaume jus-
qu'aux Pyrénées. Alors les Gaules n'eurent
presque rien qui n'obéît aux Fran-
çais; et tous reconnaissaient Charles
Martel. Puissant en paix, en guerre, et
maître absolu du royaume, il régna sous
plusieurs rois, qu'il fit et défit à sa fan-
tasia, sans oser prendre ce grand titre.
La jalousie des seigneurs français voulait
être ainsi trompée.

La religion s'établissait en Allemagne.
723 Le prêtre saint Boniface convertit ces peuples,
et en fut fait évêque par le pape
Grégoire II, qui l'y avait envoyé.

L'empire était alors assez paisible; mais
726 Léon y mit le trouble pour longtemps. Il en-
treprit de renverser, comme des idoles,
les images de Jésus-Christ et de ses saints.
Comme il ne put attirer à ses sentiments
saint Germain, patriarche de Constanti-
nople, il agit de son autorité, et, après une
ordonnance du sénat, on lui vit d'abord
briser une image de Jésus-Christ qui était
posée sur la grande porte de l'église de
Constantinople. Ce fut par là que com-
mencèrent les violences des iconoclastes,
c'est-à-dire des Brise-images. Les autres
images, que les empereurs, les évêques,
et tous les fidèles avaient érigées depuis
la paix de l'Église, dans les lieux publics
et particuliers, furent aussi abattues. A
ce spectacle le peuple s'émut. Les statues
de l'empereur furent renversées en di-
vers endroits. Il se crut outragé en sa per-
sonne : on lui reprocha un semblable ou-
trage qu'il faisait à Jésus-Christ et à ses
saints, et que, de son aveu propre, l'injure
faite à l'image retombait sur l'original.
L'Italie passa encore plus avant : l'impiété
de l'empereur fut cause qu'on lui refusa
les tributs ordinaires. Luitprand, roi des
Lombards, se servit du même prétexte
pour prendre Ravenne, résidence des exar-
ques. On nommait ainsi les gouverneurs
que les empereurs envoyaient en Italie.
Le pape Grégoire II s'opposa au renverse-
ment des images; mais en même temps il
s'opposait aux ennemis de l'empire, et
730 tâchait de retenir les peuples dans l'obéis-
sance. La paix se fit avec les Lombards, et
l'empereur exécuta son décret contre les
images plus violemment que jamais. Mais
le célèbre Jean de Damas lui déclara qu'en

matière de religion il ne connaissait de Ans
décrets que ceux de l'Église, et souffrit de J. C.
beaucoup. L'empereur chassa de son siège
le patriarche saint Germain, qui mourut en
exil âgé de quatre-vingt-dix ans.

Un peu après, les Lombards reprirent 739 740
les armes; et dans les maux qu'ils fai-
saient souffrir au peuple romain, ils ne
furent retenus que par l'autorité de Char-
les Martel, dont le pape Grégoire II avait
imploré l'assistance.

Le nouveau royaume d'Espagne, qu'on
appelait dans ces premiers temps le
royaume d'Oviède, s'augmentait par les
victoires et par la conduite d'Alphonse,
gendre de Pélage, qui, à l'exemple de
Recarède, dont il était descendu, prit le
nom de Catholique.

Léon mourut, et laissa l'empire aussi 741
bien que l'Église dans une grande agita-
tion. Artabaze, préteur d'Arménie, se fit
proclamer empereur, au lieu de Constan-
tin Copronyme, fils de Léon, et rétablit
les images.

Après la mort de Charles Martel,
Luitprand menaça Rome de nouveau :
l'exarchat de Ravenne fut en péril, et l'I-
talie dut son salut à la prudence du pape
saint Zacharie. Constantin, embarrassé 742
dans l'Orient, ne songeait qu'à s'établir; 743
il battit Artabaze, prit Constantinople, et
la remplit de supplices.

Les deux enfants de Charles Martel, 747
Carloman et Pepin, avaient succédé à la
puissance de leur père, mais Carloman,
dégoûté du siècle, au milieu de sa gran-
deur et de ses victoires, embrassa la vie
monastique. Par ce moyen, son frère Pe-
pin réunit en sa personne toute la puis-
sance. Il sut la soutenir par un grand
mérite, et prit le dessein de s'élever à la
royauté. Childéric, le plus misérable de 752
tous les princes, lui en ouvrit le chemin,
et joignit à la qualité de fainéant celle
d'insensé. Les Français, dégoûtés de leurs
fainéants, et accoutumés depuis tant de
temps à la maison de Charles Martel, fé-
conde en grands hommes, n'étaient plus
embarrassés que du serment qu'ils avaient
prêté à Childéric. Sur la réponse du pape
Zacharie, ils se crurent libres, et d'autant
plus dégagés du serment qu'ils avaient
prêté à leur roi, que lui et ses devanciers
semblaient depuis cent ans avoir renoncé
au droit qu'ils avaient de leur comman-
der, en laissant attacher tout le pouvoir à

Ans la charge de maire du palais. Ainsi Pepin de J. C. fut mis sur le trône, et le nom de roi fut réuni avec l'autorité.

753 Le pape Étienne III trouva dans le nouveau roi le même zèle que Charles Martel avait eu pour le saint-siège contre les Lombards. Après avoir vainement imploré le secours de l'empereur, il se jeta entre les bras des Français. Le roi le reçut en France avec respect, et voulut être sacré et couronné de sa main. En même temps, il passa les Alpes, délivra Rome et l'exarchat de Ravenne, et réduisit Astolphe, roi des Lombards, à une paix équitable.

Cependant l'empereur faisait la guerre aux images. Pour s'appuyer de l'autorité ecclésiastique, il assembla un nombreux concile à Constantinople. On n'y vit pourtant point paraître, selon la coutume, ni les légats du saint-siège, ni les évêques ou les légats des autres sièges patriarcaux¹. Dans ce concile, non-seulement on condamna comme idolâtrie tout l'honneur rendu aux images en mémoire des originaux; mais encore on y condamna la sculpture et la peinture, comme des arts détestables². C'était l'opinion des Sarrasins, dont on disait que Léon avait suivi les conseils quand il renversa les images. Il ne parut pourtant rien contre les reliques. Le concile de Copronyme ne défendit pas de les honorer, et il frappa d'anathème ceux qui refusaient d'avoir recours aux prières de la sainte Vierge et des saints³. Les catholiques, persécutés pour l'honneur qu'ils rendaient aux images, répondaient à l'empereur qu'ils aimaient mieux endurer toute sorte d'extrémités, que de ne pas honorer Jésus-Christ jusque dans son ombre.

755 Cependant Pepin repassa les Alpes, et châtia l'infidèle Astolphe qui refusait d'exécuter le traité de paix. L'Église romaine ne reçut jamais un plus beau don que celui que lui fit alors ce pieux prince. Il lui donna les villes reconquises sur les Lombards, et se moqua de Copronyme, qui les redemandait, lui qui n'avait pu les défendre. Depuis ce temps, les empereurs furent peu reconnus dans Rome: ils y devinrent méprisables par leur fai-

¹ Conc. Nic. II, act. vi, t. vii. Conc. col. 395.

² Ibid. Defm. Pseudo-syn. C. P. col. 458, 506.

³ Ibid. Pseudo-syn. C. P. Can. ix et xi, col. 523, 527.

blesse, et odieux par leurs erreurs. Pepin y fut regardé comme protecteur du peuple romain et de l'Église romaine. Cette qualité devint comme héréditaire à sa maison et aux rois de France.

Charlemagne, fils de Pepin, la soutint avec autant de courage que de piété. Le pape Adrien eut recours à lui contre Didier, roi des Lombards, qui avait pris plusieurs villes, et menaçait toute l'Italie. Charlemagne passa les Alpes. Tout fléchit: Didier fut livré: les rois Lombards, ennemis de Rome et des papes, furent détruits: Charlemagne se fit couronner roi d'Italie, et prit le titre de roi des Français et des Lombards. En même temps, il exerça dans Rome même l'autorité souveraine, en qualité de patrice, et confirma au saint-siège les donations du roi son père. Les empereurs avaient peine à résister aux Bulgares, et soutenaient vainement contre Charlemagne les Lombards déposés.

La querelle des images durait toujours. Léon IV, fils de Copronyme, semblait d'abord s'être adouci; mais il renouvela la persécution aussitôt qu'il se crut le maître. Il mourut bientôt. Son fils Constantin, âgé de dix ans, lui succéda, et régna sous la tutelle de l'impératrice Irène, sa mère. Alors les choses commencèrent à changer de face. Paul, patriarche de Constantinople, déclara, sur la fin de sa vie, qu'il avait combattu les images contre sa conscience, et se retira dans un monastère, où il déplora, en présence de l'impératrice le malheur de l'Église de Constantinople, séparée des quatre sièges patriarcaux, et lui proposa la célébration d'un concile universel comme l'unique remède d'un si grand mal. Taraise, son successeur, soutint que la question n'avait pas été jugée dans l'ordre, parce qu'on avait commencé par une ordonnance de l'empereur, qu'un concile tenu contre les formes avait suivie; au lieu qu'en matière de religion, c'est au concile à commencer, et aux empereurs à appuyer le jugement de l'Église. Fondé sur cette raison, il n'accepta le patriarcat qu'à condition qu'on tiendrait le concile universel: il fut commencé à Constantinople, et continué à Nicée. Le pape y envoya ses légats: le concile des iconoclastes fut condamné: ils sont détestés comme gens qui, à l'exemple des Sarrasins, accusaient les

chrétiens d'idolâtrie. On décida que les images seraient honorées en mémoire et pour l'amour des originaux; ce qui s'appelle, dans le concile, *culte relatif, adoration et salutation honoraire*, qu'on oppose au *culte suprême, et à l'adoration de latrie, ou d'entière sujétion*, que le concile réserve à Dieu seul¹. Outre les légats du saint-siège, et la présence du patriarche de Constantinople, il y parut des légats des autres sièges patriarcaux opprimés alors par les infidèles. Quelques-uns leur ont contesté leur mission: mais ce qui n'est pas contesté, c'est que, loin de les désavouer, tous ces sièges ont accepté le concile sans qu'il y paraisse de contradiction, et il a été reçu par toute l'Église.

Les Français, environnés d'idolâtres ou de nouveaux chrétiens dont ils craignaient de brouiller les idées, et d'ailleurs embarrassés du terme équivoque d'adoration, hésitèrent longtemps. Parmi toutes les images, ils ne voulaient rendre d'honneur qu'à celle de la croix, absolument différente des figures, que les païens croyaient pleines de divinité. Ils conservèrent pourtant en lieu honorable, et même dans les églises, les autres images, et détestèrent les iconoclastes. Ce qui resta de diversité ne fit aucun schisme. Les Français commencent enfin que les Pères de Nicée ne demandaient pour les images que le même genre de culte, toutes proportions gardées, qu'ils rendaient eux-mêmes aux reliques, au livre de l'Évangile et à la croix; et ce concile fut honoré par toute la chrétienté, sous le nom de septième concile général.

Ainsi nous avons vu les sept conciles généraux, que l'Orient et l'Occident, l'Église grecque et l'Église latine reçoivent avec une égale révérence. Les empereurs convoquaient ces grandes assemblées par l'autorité souveraine qu'ils avaient sur tous les évêques, ou du moins sur les principaux, d'où dépendaient tous les autres, et qui étaient alors sujets de l'empire. Les voitures publiques leur étaient fournies par l'ordre des princes. Ils assemblaient les conciles en Orient, où ils faisaient leur résidence, et y envoyaient ordinairement des commissaires pour maintenir l'ordre. Les évêques ainsi assemblés portaient avec eux l'autorité du Saint-Esprit et la

¹ Concil. Nic. II, Act. vii, t. vii. Concil. col. 555.

tradition des Églises. Dès l'origine du christianisme, il y avait trois sièges principaux, qui précédaient tous les autres, celui de Rome, celui d'Alexandrie, et celui d'Antioche. Le concile de Nicée avait approuvé que les évêques de la cité sainte eussent le même rang¹. Le second et le quatrième concile élevèrent le siège de Constantinople, et voulurent qu'il fût le second². Ainsi il se fit cinq sièges, que dans la suite des temps on appela patriarcaux. La préséance leur était donnée dans le concile. Entre ces sièges, le siège de Rome était toujours regardé comme le premier; et le concile de Nicée régla les autres sur celui-là³. Il y avait aussi des évêques métropolitains qui étaient les chefs des provinces, et qui précédaient les autres évêques. On commença assez tard à les appeler archevêques; mais leur autorité n'en était pas moins reconnue. Quand le concile était formé, on proposait l'Écriture sainte; on lisait les passages des anciens Pères, témoins de la tradition: c'était la tradition qui interprétait l'Écriture: on croyait que son vrai sens était celui dont les siècles passés étaient convenus, et nul ne croyait avoir droit de l'expliquer autrement. Ceux qui refusaient de se soumettre aux décisions du concile, étaient frappés d'anathème. Après avoir expliqué la foi, on réglait la discipline ecclésiastique, et on dressait les canons, c'est-à-dire, les règles de l'Église. On croyait que la foi ne changeait jamais, et qu'en outre que la discipline put recevoir divers changements, selon les temps et selon les lieux, il fallait tendre, autant qu'on pouvait, à une parfaite imitation de l'antiquité. Au reste, les papes n'assistèrent que par leurs légats aux premiers conciles généraux; mais ils en approuvèrent expressément la doctrine, et il n'y eut dans l'Église qu'une seule foi.

Constantin et Irène firent religieusement exécuter les décrets du septième concile: mais le reste de leur conduite ne se soutint pas. Le jeune prince, à qui sa mère fit épouser une femme qu'il n'aimait point, s'emportait à des amours déshonnêtes; et las d'obéir aveuglément à une mère si impérieuse, il tâchait de

¹ Conc. Nic. Can. vii, t. ii. Conc. col. 31.

² Id. C. P. I, Can. iii, *ibid.* col. 848. Conc. Chalced. Can. xxviii, t. iv, col. 769.

³ Id. Nic. Can. vi, ubi sup.

Ans l'éloigner des affaires, où elle se mainte-
 de J. C. nait malgré lui. Alphonse le Chaste ré-
 793 gnait en Espagne. La continence perpé-
 tuelle que garda ce prince, lui mérita ce
 beau titre, et le rendit digne d'affranchir
 l'Espagne de l'infâme tribut de cent filles,
 que son oncle Mauregat avait accordé aux
 Maures. Soixante-dix mille de ces infi-
 dèles tués dans une bataille, avec Mugaït,
 leur général, firent voir la valeur d'Al-
 phonse. Constantin tâchait aussi de se
 signaler contre les Bulgares; mais les
 succès ne répondaient pas à son attente.
 Il détruisit à la fin tout le pouvoir d'Irène;
 795 et, incapable de se gouverner lui-même
 autant que de souffrir l'empire d'autrui,
 il répudia sa femme Marie, pour épouser
 796 Théodote, qui était à elle. Sa mère irritée
 fomenta les troubles que causa un si
 grand scandale. Constantin périt par ses
 artifices. Elle gagna le peuple en modé-
 rant les impôts, et mit dans ses intérêts
 les moines avec le clergé par une piété
 apparente. Enfin elle fut reconnue seule
 impératrice. Les Romains méprisèrent ce
 gouvernement et se tournèrent à Charle-
 magne, qui subjuguait les Saxons, répri-
 mait les Sarrasins, détruisait les hérésies,
 protégeait les papes, attirait au christia-
 nisme les nations infidèles, rétablissait
 les sciences et la discipline ecclésiastique,
 assemblait de fameux conciles où sa pro-
 fonde doctrine était admirée, et faisait
 ressentir non-seulement à la France et à
 l'Italie, mais encore à l'Espagne, à l'An-
 gleterre, à la Germanie, et partout, les
 effets de sa piété et de sa justice.

DOUZIÈME ÉPOQUE.

Charlemagne, ou l'établissement du nouvel Empire.

Enfin, l'an 800 de Notre-Seigneur, ce grand
 protecteur de Rome et de l'Italie, ou pour mieux
 dire de toute l'Église et de toute la chrétienté,
 élu empereur par les Romains sans qu'il y pen-
 sât, et couronné par le pape Léon III, qui avait
 porté le peuple romain à ce choix, devint le fon-
 dateur du nouvel empire et de la grandeur tem-
 porelle du saint-siège.

Voilà, Monseigneur, les douze époques que j'ai
 suivies dans cet abrégé. J'ai attaché à chacune
 d'elles les faits principaux qui en dépendent. Vous
 pouvez maintenant, sans beaucoup de peine, dis-
 poser, selon l'ordre des temps, les grands évé-
 nements de l'histoire ancienne, et les ranger pour
 ainsi dire chacun sous son étendard.

Je n'ai pas oublié, dans cet abrégé, cette cé-
 lèbre division que font les chronologistes de la
 durée du monde en sept âges. Le commencement
 de chaque âge nous sert d'époque : si j'y en mêle
 quelques autres, c'est afin que les choses soient
 plus distinctes, et que l'ordre des temps se dé-
 veloppe devant vous avec moins de confusion.

Quand je vous parle de l'ordre des temps, je
 ne prétends pas, Monseigneur, que vous vous
 chargiez scrupuleusement de toutes les dates;
 encore moins que vous entriez dans toutes les dis-
 putes des chronologistes, où le plus souvent il ne
 s'agit que de peu d'années. La chronologie con-
 tentieuse, qui s'arrête scrupuleusement à ces mi-
 nuties, a son usage sans doute, mais elle n'est
 pas votre objet, et sert peu à éclairer l'esprit d'un
 grand prince. Je n'ai point voulu raffiner sur cette
 discussion des temps; et, parmi les calculs déjà
 faits, j'ai suivi celui qui m'a paru le plus vrai-
 semblable, sans m'engager à le garantir.

Que dans la supputation qu'on fait des années,
 depuis le temps de la création jusqu'à Abraham,
 il faille suivre les Septante, qui font le monde
 plus vieux, ou l'hébreu, qui le fait plus jeune de
 plusieurs siècles; encore que l'autorité de l'ori-
 ginal hébreu semble devoir l'emporter, c'est une
 chose si indifférente en elle-même, que l'Église,
 qui a suivi avec saint Jérôme la supputation de
 l'hébreu dans notre Vulgate, a laissé celle des
 Septante dans son Martyrologe. En effet, qu'im-
 porte à l'histoire de diminuer ou de multiplier
 des siècles vides, où aussi bien l'on n'a rien à
 raconter? N'est-ce pas assez que les temps où les
 dates sont importantes aient des caractères fixes,
 et que la distribution en soit appuyée sur des fon-
 dements certains? Et quand même dans ces temps
 il y aurait de la dispute pour quelques années, ce
 ne serait presque jamais un embarras. Par exem-
 ple, qu'il faille mettre de quelques années plus
 tôt ou plus tard, ou la fondation de Rome, ou la
 naissance de Jésus-Christ : vous avez pu recon-
 naître que cette diversité ne fait rien à la suite
 des histoires, ni à l'accomplissement des conseils
 de Dieu. Vous devez éviter les anachronismes qui
 brouillent l'ordre des affaires, et laisser disputer
 des autres entre les savants.

Je ne veux non plus charger votre mémoire du
 compte des olympiades, quoique les Grecs, qui
 s'en servent, les rendent nécessaires à fixer les
 temps. Il faut savoir ce que c'est, afin d'y avoir
 recours dans le besoin : mais, au reste, il suffira
 de vous attacher aux dates que je vous propose
 comme les plus simples et les plus suivies, qui
 sont celles du monde jusqu'à Rome, celles de
 Rome jusqu'à Jésus-Christ, et celles de Jésus-
 Christ dans toute la suite.

Mais le vrai dessein de cet abrégé n'est pas de
 vous expliquer l'ordre des temps, quoiqu'il soit
 absolument nécessaire pour lier toutes les histo-
 res, et en montrer le rapport. Je vous ai dit, Mon-
 seigneur, que mon principal objet est de vous
 faire considérer, dans l'ordre des temps, la suite
 du peuple de Dieu et celle des grands empires.

Ces deux choses roulent ensemble dans ce grand
 mouvement des siècles, où elles ont pour ainsi
 dire un même cours : mais il est besoin, pour les
 bien entendre, de les détacher quelquefois l'une
 de l'autre, et de considérer tout ce qui convient
 à chacune d'elles.

SECONDE PARTIE.

LA SUITE DE LA RELIGION.

CHAPITRE PREMIER.

La création, et les premiers temps.

La religion et la suite du peuple de Dieu con-
 sidérée de cette sorte, est le plus grand et le plus
 utile de tous les objets qu'on puisse proposer aux
 hommes. Il est beau de se remettre devant les
 yeux les états différents du peuple de Dieu, sous la
 loi de nature et sous les patriarches; sous Moïse et
 sous la loi écrite; sous David et sous les prophè-
 tes; depuis le retour de la captivité jusqu'à Jésus-
 Christ; et enfin sous Jésus-Christ même, c'est-à-
 dire, sous la loi de grâce et sous l'Évangile; dans
 les siècles qui ont attendu le Messie, et dans ceux
 où il a paru; dans ceux où le culte de Dieu a été
 réduit à un seul peuple, et dans ceux où, confor-
 mément aux anciennes prophéties, il a été répandu
 par toute la terre; dans ceux enfin où les hommes,
 encore infirmes et grossiers, ont eu besoin d'être
 soutenus par des récompenses et des châtimens
 temporels; et dans ceux où les fidèles mieux ins-
 truits ne doivent plus vivre que par la foi, atta-
 chés aux biens éternels, et souffrant, dans l'espé-
 rance de les posséder, tous les maux qui peuvent
 exercer leur patience.

Assurément, Monseigneur, on ne peut rien
 concevoir qui soit plus digne de Dieu, que de
 s'être premièrement choisi un peuple qui fût un
 exemple palpable de son éternelle providence;
 un peuple dont la bonne ou la mauvaise fortune
 dépendît de la piété, et dont l'état rendît témoi-
 gnage à la sagesse et à la justice de celui qui le
 gouvernait. C'est par où Dieu a commencé, et c'est
 ce qu'il a fait voir dans le peuple juif. Mais après
 avoir établi par tant de preuves sensibles ce fon-
 dement immuable, que lui seul conduit à sa volonté
 tous les événements de la vie présente, il était tems

d'élever les hommes à de plus hautes pensées; et
 d'envoyer Jésus-Christ, à qui il était réservé de
 découvrir au nouveau peuple, ramassé de tous les
 peuples du monde, les secrets de la vie future.

Vous pourrez suivre aisément l'histoire de ces
 deux peuples, et remarquer comme Jésus-Christ
 fait l'union de l'un et de l'autre, puisque, ou at-
 tendu, ou donné, il a été dans tous les temps la
 consolation et l'espérance des enfants de Dieu.

Voilà donc la religion toujours uniforme, ou
 plutôt toujours la même dès l'origine du monde :
 on y a toujours reconnu le même Dieu, comme
 auteur, et le même Christ, comme sauveur du
 genre humain.

Ainsi vous verrez qu'il n'y a rien de plus an-
 cien parmi les hommes que la religion que vous
 professez, et que ce n'est pas sans raison que
 vos ancêtres ont mis leur plus grande gloire à
 en être les protecteurs.

Quel témoignage n'est-ce pas de sa vérité, de
 voir que dans les temps où les histoires profanes
 n'ont à nous conter que des fables, ou tout au
 plus des faits confus et à demi oubliés, l'Écri-
 ture, c'est-à-dire, sans contestation, le plus an-
 cien livre qui soit au monde, nous ramène par
 tant d'événemens précis, et par la suite même
 des choses, à leur véritable principe, c'est-à-
 dire, à Dieu qui a tout fait; et nous marque si
 distinctement la création de l'univers, celle de
 l'homme en particulier, le bonheur de son pre-
 mier état, les causes de ses misères et de ses faibles-
 ses, la corruption du monde et le déluge, l'origine
 des arts et celle des nations, la distribution des
 terres, enfin la propagation du genre humain,
 et d'autres faits de même importance dont les
 histoires humaines ne parlent qu'en confusion,
 et nous obligent à chercher ailleurs les sources
 certaines!

Que si l'antiquité de la religion lui donne tant
 d'autorité, sa suite continuée sans interruption
 et sans altération durant tant de siècles, et mal-
 gré tant d'obstacles survenus, fait voir manifes-
 tement que la main de Dieu la soutient.

Qu'y a-t-il de plus merveilleux que de la voir
 toujours subsister sur les mêmes fondemens dès
 les commencemens du monde, sans que ni l'ido-
 lâtrie et l'impiété qui l'environnaient de toutes
 parts, ni les tyrans qui l'ont persécutée, ni les
 hérétiques et les infidèles qui ont tâché de la cor-
 rompre, ni les lâches qui l'ont trahie, ni ses sec-
 tateurs indignes qui l'ont déshonorée par leurs
 crimes, ni enfin la longueur du temps, qui seule
 suffit pour abattre toutes les choses humaines,
 aient jamais été capables, je ne dis pas de l'étein-
 dre, mais de l'altérer?

Si maintenant nous venons à considérer quelle